

Krzysztof
Pomian

Sur l'histoire



folio histoire

COLLECTION
FOLIO HISTOIRE

Krzysztof Pomian

Sur l'histoire

Gallimard

AVANT-PROPOS

On ne s'étonne jamais assez de l'histoire. Et d'abord, de sa diversité. N'unit-elle pas, sous un même label, des exercices littéraires et des recherches savantes, un journalisme supérieur et des travaux d'érudition, les Mémoires à la première personne et les traités qui visent à l'objectivité ? Même limitée à la discipline universitaire, l'histoire semble se ramifier à l'infini selon les approches, les époques, les langues, les espaces, les pays, les domaines, les documents et les monuments qu'elle étudie. À cela s'ajoutent les variations dans le temps ; à première vue, on saisit mal les traits communs à Hérodote, à une chronique du Moyen Âge et à tel ouvrage récent bourré de chiffres et de graphes, si ce n'est d'équations. Tous les trois, pourtant, ils appartiennent, nous dit-on, à l'histoire.

En effet. Car tant Hérodote que l'auteur de la dernière monographie en date prétendent exposer non pas les produits de leur imagination mais les résultats de leurs enquêtes ; s'ils diffèrent, c'est dans la façon de procéder. Hérodote s'appuie sur sa propre mé-

moire et sur celle des personnes qui lui ont raconté leurs souvenirs et qu'il croit dignes de confiance. L'historien d'aujourd'hui pense pouvoir faire du passé, qu'il soit très lointain ou tout récent, l'objet d'une connaissance *sui generis* censée lui permettre parfois d'en savoir plus et souvent d'en savoir autre chose que ceux-là même qui l'ont vécu ; la mémoire ne joue pour lui qu'un rôle subsidiaire. Reste que l'un et l'autre, ils opposent l'histoire à la fabulation. « L'histoire, disait Voltaire, est un récit des faits donnés pour vrais au contraire de la fable qui est un récit des faits donnés pour faux. » Pour Voltaire, l'histoire était d'abord un genre littéraire. Aujourd'hui, elle est avant tout une discipline savante. Mais, aujourd'hui comme hier, elle distingue les faits des fictions et elle affirme constater les uns, en laissant aux artistes le soin de fabriquer les autres.

Un des aspects les plus étranges, les plus problématiques, le plus contestés aussi de l'histoire, c'est précisément le statut de discipline savante qui est le sien à l'époque moderne. C'est la prétention qu'affichent les historiens professionnels à la pratiquer non pas en tant que genre littéraire mais en tant que branche du savoir, à se passer du secours de la mémoire, à faire du passé un objet de connaissance, à être en mesure de reconstituer ce qui est arrivé à des époques ou dans des endroits où l'on n'était ni ne pouvait être présent soi-même, voire ce dont personne auparavant n'a été conscient, et à prouver que les allégations qu'on énonce à ce propos sont des constats et non pas des inventions. Prétention exorbitante, contraire à nos rapports quotidiens avec le passé établis soit par les

souvenirs que nous en gardons nous-mêmes, soit par les récits qui nous transmettent les souvenirs des autres.

L'histoire ne va pas de soi. Elle ne diffère pas à cet égard des disciplines scientifiques dont l'une affirme que deux lignes parallèles peuvent se rencontrer dans l'infini, dont une autre essaie de nous convaincre que l'objet que nous voyons avec certitude être une chaise est en réalité un nuage d'atomes et dont une autre encore nous réduit nous-mêmes, en dernière analyse, à des molécules. Mais ces disciplines, à la différence de l'histoire, peuvent exciper de leurs applications pour obtenir sinon l'adhésion réfléchie à leur image contre-intuitive du monde et de nous-mêmes, du moins une acceptation tacite de celle-ci au nom des effets bénéfiques qu'elle est censée produire. L'histoire, elle, n'a pas cette ressource. Aussi est-elle périodiquement accusée d'être le contraire de ce pour quoi elle se donne : non pas une connaissance, mais une rhétorique.

Et pourtant les prétentions de l'histoire trouvent une consécration institutionnelle dans sa présence parmi les disciplines universitaires. Et une consécration intellectuelle dans la place qu'on lui reconnaît. Les sciences humaines et sociales sont aujourd'hui son royaume. Le structuralisme a bien essayé d'en contester la domination, si ce n'est la légitimité même, dans l'étude des langues, des mythes, des sociétés, des littératures, afin de mettre à sa place la théorie : une combinatoire ou un système logico-déductif. Elle est sortie victorieuse de cette épreuve. Qui plus est, elle a pénétré dans les sciences de la

nature qui pendant longtemps ont échappé à son emprise : la cosmologie est maintenant une histoire de l'univers, la géologie une histoire de la terre, la biologie évolutionniste une histoire de la vie et l'anthropologie somatique une histoire de l'hominisation. Aussi est-il permis de se demander si, en fin de compte, le xx^e siècle n'aura pas été, tout comme le xix^e, un siècle de l'histoire et ce à un degré encore plus éminent.

Certes, dans les sciences de la nature, l'histoire est tributaire des théories physiques ou biologiques, selon les cas, tandis qu'il n'existe aucune théorie générale des choses humaines. Celles-ci restent donc largement imprévisibles et, point bien plus grave, dans un très grand nombre de cas inintelligibles ; l'histoire se borne le plus souvent à constater, sans être à même d'expliquer les faits. D'autre part, à la différence des objets naturels, les êtres humains croient savoir qu'ils font l'histoire, ce qui infléchit leur comportement par un effet en retour. Plus exactement : certains êtres humains seulement croient le savoir, moins nombreux certainement que ceux qui n'en ont pas la moindre idée, et ils le croient seulement depuis un certain temps, pas très long si on le compare à celui de la présence sur terre de l'*Homo sapiens*. Mais cela suffit pour faire de l'histoire un objet des affrontements censés permettre à tels ou à tels autres d'imposer à leurs contemporains la direction à suivre. Aussi n'est-elle jamais exclusivement une discipline savante. On attend d'elle des éclairages sur le passé susceptibles de faire apparaître, fût-ce en filigrane, les ébauches de l'avenir. Et les historiens s'appliquent, avec un zèle et des succès variables, à satisfaire cette attente.

Cela fait plus de quarante ans que l'histoire ne cesse de m'étonner. J'ai beau en avoir pratiqué les formes les plus diverses, depuis le catalogue de manuscrits jusqu'à la synthèse de plusieurs siècles d'un continent, en passant par l'édition des sources et la monographie locale ; j'ai beau avoir étudié l'histoire de l'histoire même depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours afin de dégager les ruptures qui ponctuent la continuité de l'aspiration à parler du passé d'une façon véridique et à énoncer à son propos des affirmations susceptibles d'être étayées de preuves, l'histoire n'en reste pas moins toujours pour moi un problème et un défi.

Les neuf essais réunis dans ce volume et choisis dans un ensemble beaucoup plus large jalonnent vingt-cinq ans de réflexion sur l'histoire. Ils abordent les différentes questions qui se posent à son propos et dont une traverse ce recueil d'un bout à l'autre : celle du savoir portant sur le passé et des moyens permettant de l'acquérir, en particulier, de la connaissance médiate. Ils montrent, ce faisant, les changements que ces questions ont subis au cours des dernières décennies et notamment la place prise progressivement par celle qui concerne les rapports de l'histoire avec la mémoire. Et ils fournissent par la même occasion un aperçu des grandes orientations de la recherche historique du xx^e siècle.

Juin 1999

K. P.

I



Histoire et fiction

Point d'histoire sans la conscience d'une frontière entre le royaume de la réalité et celui où c'est la fiction qui exerce la plénitude du pouvoir. Frontière mobile, certes, et dont le tracé, souvent difficile à établir sur l'ensemble de son parcours, impose aux historiens une surveillance vigilante et les oblige à en renforcer constamment les défenses. Il suffirait en effet qu'elle s'effaçât, pour que l'histoire, expropriée de son identité, se vît annexée, avec le rang d'une province subalterne, à l'empire des belles-lettres ; les résultats en seraient, on le verra, déplorablement pour tout le monde. Aussi les déclarations programmatiques des historiens et notamment les définitions de l'histoire, qui l'opposent à la fable ou insistent sur son lien consubstantiel avec la vérité, jalonnent-elles le parcours de la discipline en Occident depuis au moins Isidore de Séville jusqu'à Voltaire.

À partir du xvii^e siècle, l'histoire savante s'attribue le statut d'une science, d'un savoir fondé sur la connaissance du passé par l'intermédiaire des sources et qui bénéficie à ce titre d'une raisonnable certitude. Ce

statut lui sera reconnu, non sans combats, tant par les institutions d'enseignement supérieur et de la recherche que par les États et les opinions publiques. Parallèlement, dans la pratique même des historiens, et cela dès le haut Moyen Âge, qualifier une narration de fable, c'est dénier à son objet la réalité et la bannir par conséquent de l'histoire ; la réciproque est tout aussi valable : prouver le caractère fictif d'un objet, c'est refuser au texte qui en parle l'appartenance à l'histoire, le renvoyer parmi les affabulations. Il en est de même jusqu'aujourd'hui. Les tentatives réitérées pour montrer que les chambres à gaz n'ont jamais existé en fournissent, dans leur caractère odieux, une illustration particulièrement frappante.

Née dans les années soixante, une école philosophico-sociologico-psychanalytico-littéraire s'applique, sans toujours le proclamer, à effacer la frontière entre histoire et fiction, en traitant la première comme si elle ne différait en rien de la seconde. Dans cette perspective fictionnaliste, l'histoire est une branche de la rhétorique : elle n'a qu'une dimension qui est celle de l'écriture et les procédés mis en œuvre par les historiens prétendument pour rendre leurs affirmations contrôlables n'ont en fait pour seul rôle que de faire croire au lecteur à la véracité du récit qu'ils leur proposent. La thèse en soi n'est pas nouvelle ; l'histoire a déjà vécu plus d'une crise de la sorte. Mais cela n'enlève à la présente rien de son acuité.

D'abord parce que le destin de l'histoire est directement lié dans ce cas à celui de la science, objet des manœuvres analogues qui visent à montrer que les af-

firmations qu'elle énonce ne sont que des productions sociales destinées principalement, sinon exclusivement, à affermir le pouvoir de leurs auteurs. Ensuite parce que toutes ces déconstructions délégitiment l'idée même de vérité. Si l'histoire n'est rien d'autre qu'une fable et la science qu'un moyen de dominer les hommes, il n'y a pas de place pour la vérité en tant qu'adéquation du savoir au réel et l'idée de vérité ainsi comprise apparaît comme une mystification — comme la mystification par excellence. Aussi longtemps qu'elle gardera ce stigmate, aussi longtemps que le mot même de vérité restera ce terme honteux et inutilisable qu'il est devenu pour certains depuis un quart de siècle, nous serons toujours dans l'ombre du scepticisme nihiliste que d'aucuns s'imaginent avoir déjà laissé loin derrière. Histoire et fiction : vieux comme l'histoire même, le problème de leurs rapports porte de nos jours une interrogation fondamentale pour l'avenir de la philosophie et de la connaissance.

Autour du roman historique

Rappelons, pour entrer dans le sujet, quelques romans historiques : *Le nom de la rose* d'Umberto Eco ou des spécimens plus anciens du genre : les œuvres de Walter Scott, *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, *Guerre et Paix* de Léon Tolstoï ou *Quo vadis ?* de Henryk Sienkiewicz. Et énonçons une évidence qui ne prendra le plein de son poids que plus tard : tous ces romans se donnent d'emblée pour des ro-

mans. Ils se donnent pour des romans du fait de l'absence des marques typographiques d'historicité, dont on reparlera, mais aussi parce qu'ils paraissent chez certains éditeurs, dans certaines collections, sous certaines couvertures que nous, les lecteurs, savons réservées à des publications romanesques. Au demeurant personne à ce qu'il semble ne leur a jamais refusé la qualité de romans. À ce titre, de telles œuvres permettent mieux que toute autre d'amorcer une réflexion sur les rapports compliqués et variables que l'histoire entretient avec la fiction quand celle-ci partage avec elle le même objet, sans qu'il faille se demander au préalable où passe la frontière entre la première et la seconde — question qui à ce stade et sous cette forme ne saurait recevoir de réponse satisfaisante.

Dans tout roman reconnu en tant qu'historique, l'intrigue est située dans le passé. Aussi son auteur s'applique-t-il à rendre le lecteur conscient qu'une distance temporelle le sépare du monde où se déploient les péripéties qu'il est en train de suivre. D'autre part, tout roman reconnu en tant qu'historique prétend décrire un passé vécu effectivement par des hommes. En témoigne le recours par l'auteur à des éléments qui se donnent non pour inventés par lui mais pour empruntés à une réalité extra-romanesque. Ainsi certains au moins des lieux qui servent de scène se laissent retrouver sur le terrain, sur une carte ou dans un récit de voyage et ils sont décrits dans l'état où ils sont supposés avoir été à l'époque de l'intrigue. Il en est de même s'agissant des institutions politiques, culturelles, économiques, sociales, des mœurs et

Krzysztof Pomian

Sur l'histoire

Cela fait plus de quarante ans que l'histoire ne cesse de m'étonner. J'ai beau en avoir pratiqué les formes les plus diverses, depuis le catalogue de manuscrits jusqu'à la synthèse de plusieurs siècles d'un continent, en passant par l'édition des sources et la monographie locale ; j'ai beau avoir étudié [...] l'aspiration à parler du passé d'une façon véridique et à énoncer à son sujet des affirmations susceptibles d'être étayées de preuves, l'histoire n'en reste pas moins toujours pour moi un problème et un défi.

Les neuf essais réunis dans ce volume jalonnent vingt-cinq ans de réflexion sur l'histoire (Histoire et fiction. Le passé : de la foi à la connaissance. L'histoire de la science et l'histoire de l'histoire. De la comparaison dans l'histoire. Histoire culturelle, histoire des sémiophores. La crise de l'avenir. De l'histoire, partie de la mémoire, à la mémoire, objet d'histoire. L'histoire au xx^e siècle. L'irréductible pluralité de l'histoire). Ils abordent les différentes questions qui se posent à son propos et dont l'une traverse ce recueil d'un bout à l'autre : celle du savoir portant sur le passé et des moyens permettant de l'acquérir, en particulier, de la connaissance médiata. Ils montrent, ce faisant, les changements que ces questions ont subis au cours des dernières décennies [...]. Et ils fournissent par la même occasion un aperçu des grandes orientations de la recherche historique du xx^e siècle.

K. P.

François Morellet, *Peinture*, 1952.
Musée d'Art et d'Histoire, Cholet.
Photo Studio Golder, Cholet © ADAGP, 1999.



9 782070 755264

folio histoire

ISBN 2-07-075526-6

A 75526



catégorie

E